



Saint-Simon

Mémoires

1701-1707
Additions
au Journal de Dangeau

II

ÉDITION ÉTABLIE PAR YVES COIRIAULT

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

SAINT-SIMON

Mémoires
(1701-1707)
Additions
au Journal de Dangeau

II

ÉDITION ÉTABLIE PAR YVES COIRAUXT

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1983.*

L'Empereur fait arrêter Rákóczi. Le royaume de Hongrie n'avait jamais tari de mécontents, et en avait souvent des marques qui leur avaient été funestes depuis que la maison d'Autriche avait^a dépouillé les états du droit d'élection des rois d'Hongrie¹. Cela intéressait extrêmement la noblesse, surtout les grands seigneurs. Les peuples aussi se prétendaient lésés et^b foulés, et les griefs de religion, où la grecque et la protestante ont un grand nombre de sectateurs, étaient une autre semence de soulèvement ; mais les garnisons allemandes et presque toutes les grandes places occupées par des Allemands indisposaient toute la nation en général. Il en coûta la tête en 1671 aux comtes² Serini, du nom d'Esdrin, gouverneur de Croatie, à Frangipani et à sa femme, sœur de Serini, et à Nadasti, président du conseil souverain d'Hongrie, et la prison^c perpétuelle au fils du comte Serini, où^d il est mort plus de trente ans après³. Sa sœur⁴, fille du comte Serini exécuté, avait épousé le prince Rákóczi, dont elle eut le prince Rákóczi dont je vais parler, et qui me donnera lieu d'en parler plus d'une fois. Elle se remaria en 1681 au fameux comte Tekeli, chef des Mécontents⁵, qui a tant fait de bruit dans le monde, et n'en eut point d'enfants. Rákóczi, son premier mari, vécut particulier, et ne fut rien. Il avait été de la conspiration de son beau-père ; mais la peur qu'il eut quand il le vit arrêté fit qu'il en usa si mal avec lui qu'il se sauva du naufrage ; mais il ne fut rien toute sa vie. Il avait de grands biens. Son père, son grand-père, qui fut fait prince de l'Empire, et son

bisaïeul¹ avaient^a été princes de Transylvanie, ce dernier élu en 1606 après la mort de Botzkay². Le Rákóczi dont je parle³ avait été bien élevé, et n'avait encore guère pu faire parler de lui, observé de près comme il l'était, lorsque, devenu⁴ par tant d'endroits si proches suspect^b à l'Empereur, qui découvrit de nouveaux remuements en Hongrie, il le fit arrêter et enfermer à Neustadt⁵ au mois d'avril de cette année. On prétendit qu'il y était entré innocent⁶; nous verrons bientôt que, s'il n'en sortit pas coupable, il le devint bientôt après. Il était dès lors marié à une princesse de Hesse-Rheinfels⁷.

*Retour des eaux du roi
Jacques.*

Le roi d'Angleterre était revenu de Bourbon⁸ avec peu ou point de soulagement, et Monsieur était toujours à Saint-Cloud dans la même situation de cœur et d'esprit, et gardant avec le Roi la même conduite que j'ai expliquée⁹. C'était, pour

Peines de Monsieur.

lui, être hors de son centre à la faiblesse dont il était, et à l'habitude de

toute sa vie d'une grande soumission et d'un grand attachement pour le Roi, et de vivre^c avec lui, dans le particulier, dans^d une liberté de frère, et d'en être traité en frère aussi avec toutes sortes de soins, d'amitié et d'égards dans tout ce qui n'allait point à faire de Monsieur un personnage. Lui ni Madame n'avaient pas mal au bout du doigt que le Roi n'y allât dans l'instant, et souvent après pour peu que le mal durât. Il y avait six semaines que Madame avait la fièvre double-tierce¹⁰, à laquelle elle ne voulait rien faire, parce qu'elle se traitait à sa mode allemande et ne faisait pas cas des remèdes ni des médecins. Le Roi, qui outre l'affaire de M. le duc de Chartres, était secrètement outré contre elle comme on le verra bientôt¹¹, n'avait point été la voir, quoique Monsieur l'en eût pressé dans ces tours légers qu'il venait faire sans coucher. Cela était pris par Monsieur, qui ignorait le fait particulier de Madame au Roi, pour une marque publique d'une inconsidération extrême, et, comme il était glorieux et sensible, il en était piqué au dernier point. D'autres peines d'esprit¹² le tourmentaient encore. Il avait depuis quelque temps un confesseur qui, bien que jésuite, le tenait de plus court¹³ qu'il pouvait : c'était un gentilhomme de bon lieu et de Bretagne, qui s'appelait le P. du Trévo¹⁴. Il lui retrancha non seulement d'étranges plaisirs, mais beaucoup de ceux qu'il se croyait permis, pour pénitence de sa vie passée. Il lui

représentait fort souvent qu'il ne se voulait pas damner pour lui, et que, si sa conduite lui paraissait trop dure, il n'aurait nul déplaisir de lui voir prendre un autre confesseur. À cela il ajoutait qu'il prît bien garde à lui, qu'il était vieux, usé de débauches, gras, court de col, et que selon toute apparence il mourrait d'apoplexie, et bientôt. C'étaient là d'épouvantables paroles pour un prince le plus voluptueux et le plus attaché à la vie qu'on eût vu de longtemps, qui l'avait toujours passée dans la plus molle oisiveté, et qui était le plus incapable par nature d'aucune application, d'aucune lecture sérieuse, ni^a de rentrer en lui-même. Il craignait le diable, il se souvenait que son précédent confesseur¹ n'avait pas voulu mourir dans cet emploi, et qu'avant sa mort il lui avait tenu les mêmes discours. L'impression qu'ils lui firent le forcèrent² de rentrer un peu en lui-même, et de vivre d'une manière qui, depuis quelque temps, pouvait passer pour serrée à son égard. Il faisait à reprises beaucoup de prières, obéissait à son confesseur, lui rendait compte de la conduite qu'il lui avait prescrite sur son jeu, sur ses autres dépenses, et sur bien d'autres choses, souffrait avec patience ses fréquents entretiens, et il y réfléchissait beaucoup. Il en devint³ triste, abattu, et parla moins qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire encore comme trois ou quatre femmes, en sorte que tout le monde s'aperçut bientôt de ce grand changement. C'en était bien à la fois que ces peines intérieures, et les extérieures du côté du Roi, pour un homme aussi faible que Monsieur, et aussi nouveau à se contraindre, à être fâché, et à le soutenir ; et il était difficile que cela ne fit bientôt une grande révolution dans un corps aussi plein et aussi grand mangeur, non seulement à ses repas, mais presque toute la journée.

Forte prise du Roi et de Monsieur.

Le mercredi 8 juin⁴, Monsieur vint de Saint-Cloud dîner avec le Roi à Marly, et, à son ordinaire, entra dans son cabinet lorsque le conseil d'État en sortit. Il trouva le Roi chagrin de ceux⁵ que M. de Chartres donnait exprès à sa fille, ne pouvant se prendre à lui directement. Il était amoureux de Mlle de Sérý⁶, fille d'honneur de Madame, et menait cela tambour battant. Le Roi prit son thème là-dessus, et fit sèchement des reproches à Monsieur de la conduite de son fils. Monsieur, qui, dans la disposition où il était, n'avait pas besoin de ce début pour se fâcher, répondit avec aigreur que les pères qui avaient mené de certaines vies avaient peu de

grâce et d'autorité à reprendre leurs enfants. Le Roi, qui sentit le poids de la réponse, se rabattit sur la patience de sa fille, et qu'au moins devrait-on éloigner de tels objets de ses yeux. Monsieur, dont la gourmette était rompue¹, le fit souvenir, d'une manière piquante, des façons qu'il avait eues pour la Reine avec ses maîtresses, jusqu'à leur faire faire les voyages dans son carrosse² avec elle. Le Roi outré renchérit, de sorte qu'ils se mirent tous deux à se parler à pleine tête³. À Marly, les quatre grands appartements en bas étaient pareils, et seulement de trois pièces. La chambre du Roi tenait au petit salon, et était⁴ pleine de courtisans à ces heures-là pour voir⁴ passer le Roi s'allant mettre à table ; et, par de ces usages propres aux différents lieux sans qu'on en puisse dire la cause, la porte du cabinet, qui partout ailleurs était toujours fermée, demeurait en tout temps ouverte à Marly hors le temps du Conseil, et il n'y avait dessus qu'une portière tirée, que l'huissier ne faisait que lever pour y laisser entrer. À ce bruit il entra, et dit au Roi qu'on l'entendait distinctement de sa chambre, et Monsieur aussi, puis ressortit. L'autre cabinet du Roi, joignant le premier, ne se fermait ni de porte ni de portière ; il sortait dans l'autre petit salon, et il était retranché⁵ dans sa largeur pour la chaise percée du Roi. Les valets intérieurs se tenaient toujours dans ce second cabinet, qui avaient entendu d'un bout à l'autre tout le dialogue que je viens de rapporter. L'avis de l'huissier fit baisser le ton, mais n'arrêta pas les reproches : tellement que Monsieur, hors des gonds, dit au Roi qu'en mariant son fils il lui avait promis monts et merveilles, que cependant il n'en avait pu arracher encore un gouvernement⁶ ; qu'il avait passionnément^b désiré de faire servir son fils pour l'éloigner de ces amourettes, et que son fils l'avait aussi fort souhaité, comme il le savait de reste, et^c lui en avait demandé la grâce avec instance ; que, puisqu'il ne le voulait pas, il ne s'entendait point à l'empêcher de s'amuser pour se consoler. Il ajouta qu'il ne voyait que trop la vérité de ce qu'on lui avait prédit, qu'il n'aurait que le déshonneur et la honte de ce mariage sans en tirer jamais aucun profit. Le Roi, de plus en plus outré de colère, lui repartit que la guerre l'obligerait bientôt à faire plusieurs retranchements^d, et que, puisqu'il se montrait si peu complaisant à ses volontés, il commencerait par ceux de ses pensions avant que retrancher⁷ sur soi-même. Là-dessus, le Roi fut averti que sa

viande¹ était portée. Ils sortirent un moment après pour se venir mettre à table, Monsieur d'un rouge enflammé avec les yeux étincelants de colère. Son visage ainsi allumé fit dire à quelqu'une des dames qui étaient à table et à quelques courtisans derrière, pour chercher à parler, que Monsieur, à le voir, avait grand besoin d'être saigné. On le disait de même à Saint-Cloud, il y avait quelque temps ; il en crevait² de besoin, il l'avouait même ; le Roi l'en avait même pressé plus d'une fois malgré leurs piques. Tancrede, son premier chirurgien³, était vieux, saignait mal, et l'avait manqué : il ne voulait pas se faire saigner par lui, et, pour ne lui point faire de peine, il eut la bonté de ne vouloir pas être saigné par un autre et d'en mourir. À ces propos de saignée, le Roi lui en parla encore, et ajouta qu'il ne savait à quoi il tenait qu'il ne le menât dans sa chambre, et qu'il ne le fit saigner tout à l'heure⁴. Le dîner se passa à l'ordinaire, et Monsieur y mangea extrêmement comme il faisait à tous ses deux repas, sans parler du chocolat abondant du matin, et de tout ce qu'il avalait de fruits, de pâtisseries, de confitures, et de toutes sortes de friandises toute la journée, dont les tables de ses cabinets et ses poches étaient toujours remplies. Au sortir de table, le Roi seul, Monseigneur avec Mme la princesse de Conti, Mgr le duc de Bourgogne seul, Mme la duchesse de Bourgogne avec beaucoup de dames, allèrent séparément à Saint-Germain voir le roi et la reine d'Angleterre. Monsieur, qui avait amené Mme la duchesse de Chartres de Saint-Cloud dîner avec le Roi, la mena aussi à Saint-Germain, d'où il partit pour retourner à Saint-Cloud avec elle lorsque le Roi arriva à Saint-Germain. Le

Mort de Monsieur. soir après le souper, comme le Roi était encore dans son cabinet avec Monseigneur et les Princesses⁵, comme à Versailles, Saint-Pierre⁶ arriva de Saint-Cloud, qui demanda à parler au Roi de la part de M. le duc de Chartres. On le fit entrer dans le cabinet, où il dit au Roi que Monsieur avait eu une grande faiblesse en souplant, qu'il avait été saigné, qu'il était mieux, mais qu'on lui avait donné de l'émétique⁷. Le fait était qu'il soupa à son ordinaire avec les dames qui étaient à Saint-Cloud. Vers⁸ l'entremets⁹, comme il versait d'un vin de liqueur à Mme de Bouillon, on s'aperçut qu'il balbutiait et qu'il montrait quelque chose de la main. Comme il lui arrivait quelquefois de leur parler espagnol, quelques dames lui demandèrent ce qu'il disait, d'autres

s'écrièrent : tout cela en un instant ; et il tomba en apoplexie sur M. le duc de Chartres, qui le retint. On l'emporta dans le fond de son appartement. On le secoua, on le promena, on le saigna beaucoup, on lui donna force émétique sans en tirer presque aucun signe de vie. À cette nouvelle, le Roi, qui pour de riens¹ accourait chez Monsieur, passa chez Mme de Maintenon qu'il fit éveiller ; il fut un quart d'heure avec elle, puis, sur le minuit, rentrant chez lui, il commanda ses carrosses tous prêts², et ordonna au marquis de Gesvres³ d'aller à Saint-Cloud, et, si Monsieur était plus mal, de revenir l'éveiller pour y aller, et se coucha. Outre la situation en laquelle ils se trouvaient ensemble, je pense que le Roi soupçonna quelque artifice pour sortir de ce qui s'était passé entre eux, qu'il alla en consulter Mme de Maintenon, et qu'il aima mieux manquer à toute bienséance que d'hasarder d'en être la dupe. Mme de Maintenon n'aimait pas Monsieur : elle le craignait, il lui rendait peu de devoirs, et, avec toute sa timidité et sa plus que déférence, il lui était échappé des traits sur elle plus d'une fois avec le Roi, qui marquaient son mépris, et la honte qu'il avait de l'opinion publique. Elle n'était donc pas pressée de porter le Roi à lui rendre⁴, et moins encore à⁵ lui⁶ conseiller de voyager la nuit, de ne se point coucher, et d'être témoin d'un aussi triste spectacle, et si propre à toucher et à faire rentrer en soi-même, et qu'elle espéra⁶ que, si la chose allait vite, le Roi se l'épargnerait ainsi. Un moment après que le Roi fut au lit, arriva un page de Monsieur : il dit au Roi que Monsieur était mieux, et qu'il venait demander à M. le prince de Conti de l'eau de Schaffhouse⁷, qui est excellente pour les apoplexies. Une heure et demie après que le Roi fut couché, Longeville⁸ arriva de la part de M. le duc de Chartres, qui éveilla le Roi, et qui lui dit que l'émétique ne faisait aucun effet, et que Monsieur était fort mal. Le Roi se leva, partit, et trouva le marquis de Gesvres en chemin qui l'allait avertir ; il l'arrêta, et lui dit les mêmes nouvelles. On peut juger quelle rumeur et quel désordre cette nuit à Marly, et quelle horreur à Saint-Cloud, ce palais des délices. Tout ce qui était à Marly courut comme il put à Saint-Cloud : on s'embarquait avec les plus tôt prêts, et chacun, hommes et femmes, se jetaient et s'entassaient dans les carrosses sans choix et sans façons. Monseigneur alla avec Madame la Duchesse ; il fut si frappé par rapport à l'état duquel il ne

faisait que sortir¹, que ce fut tout ce que put faire un écuyer de Madame la Duchesse qui se trouva là, de le traîner et le porter presque, et tout tremblant, dans le carrosse. Le Roi arriva à Saint-Cloud avant trois heures du matin. Monsieur n'avait pas eu un moment de connaissance depuis qu'il s'était trouvé mal ; il n'en eut qu'un rayon d'un instant tandis que, sur le matin, le P. du Trévou était allé dire la messe, et ce rayon même ne revint plus. Les spectacles les plus horribles ont souvent des instants de contrastes ridicules. Le P. du Trévou revint, et criait à Monsieur : « Monsieur, ne connaissez-vous² pas votre confesseur ? ne connaissez-vous pas le bon petit P. du Trévou qui vous parle ? » et fit rire assez indécemment les moins affligés. Le Roi le parut beaucoup. Naturellement il pleurait aisément : il était donc tout en larmes³. Il n'avait jamais eu lieu que d'aimer Monsieur tendrement. Quoique mal ensemble depuis deux mois, ces tristes moments rappellent toute la tendresse. Peut-être se reprochait-il d'avoir précipité sa mort par la scène du matin ; enfin il était son cadet de deux ans, et s'était toute sa vie aussi bien porté que lui, et mieux. Le Roi entendit la messe à Saint-Cloud, et, sur les huit heures du matin, Monsieur étant sans aucune espérance, Mme de Maintenon et Mme la duchesse de Bourgogne l'engagèrent de n'y pas demeurer davantage, et revinrent avec lui dans son carrosse. Comme il allait partir, et qu'il faisait quelques amitiés à M. de Chartres en pleurant fort tous deux, ce jeune prince sut profiter du moment : « Eh ! Sire, que deviendrai-je ? lui dit-il, en lui embrassant les cuisses ; je perds Monsieur, et je sais que vous ne m'aimez point. » Le Roi, surpris et fort touché, l'embrassa, et lui dit tout ce qu'il put de tendre. En arrivant à Marly, il entra avec Mme la duchesse de Bourgogne chez Mme de Maintenon. Trois heures après⁴, M. Fagon, à qui le Roi avait ordonné de ne point quitter Monsieur qu'il ne fût mort ou mieux, ce qui ne pouvait arriver que par miracle, lui dit⁴ dès qu'il l'aperçut : « Eh bien ! Monsieur Fagon, mon frère est mort ? — Oui, Sire, répondit-il ; nul remède n'a pu agir. » Le Roi pleura beaucoup. On le pressa de manger un morceau chez Mme de Maintenon ; mais il voulut dîner à l'ordinaire avec les dames, et les larmes lui coulèrent souvent pendant le repas, qui fut court, après lequel il se renferma chez Mme de Maintenon jusqu'à sept heures qu'il alla faire un tour dans ses jardins. Il travailla

avec Chamillart, puis avec Pontchartrain pour le cérémonial de la mort de Monsieur, et donna là-dessus des ordres à Desgranges, maître des cérémonies, Dreux, grand maître, étant à l'armée d'Italie. Il soupa une heure plus tôt qu'à l'ordinaire, et se coucha fort tôt après. Il avait eu sur les cinq heures la visite du roi et de la reine d'Angleterre, qui ne dura qu'un moment.

Spectacle de Saint-Cloud. Au départ¹ du Roi la foule s'écula de Saint-Cloud peu à peu, en sorte que Monsieur mourant, jeté sur un lit de repos dans son cabinet, demeura exposé aux marmitons et aux bas officiers, qui la plupart par affection ou par intérêt étaient fort affligés. Les premiers officiers^a et autres qui perdaient charges et pensions faisaient retentir l'air de leurs cris, tandis que toutes ces femmes qui étaient à Saint-Cloud, et qui perdaient leur considération et tout leur amusement, courraient ça et là criant échevelées comme des bacchantes. La duchesse de La Ferté, de la seconde fille de qui on a vu plus haut l'étrange mariage², entra dans ce cabinet, où considérant attentivement ce pauvre prince qui palpait encore : « Pardi ! s'écria-t-elle dans la profondeur de ses réflexions, voilà une fille bien mariée ! — Voilà qui est bien important aujourd'hui, lui répondit^b Châtillon³ qui perdait tout lui-même, que votre fille soit bien ou mal mariée ! » Madame était cependant dans son cabinet, qui n'avait jamais eu ni grande affection ni grande estime pour Monsieur, mais qui sentait sa perte et sa chute, et qui^c s'écriait dans sa douleur, de toute sa force : « Point de couvent ! qu'on ne me parle point de couvent ! je ne veux point de couvent. » La bonne Princesse n'avait pas perdu le jugement : elle savait que, par son contrat de mariage, elle devait opter, devenant veuve, un couvent ou l'habitation du château de Montargis⁴, soit qu'elle crût sortir plus aisément de l'un que de l'autre, soit que, sentant combien elle avait à craindre du Roi, quoiqu'elle ne sût pas encore tout, et qu'il^d lui eût fait les amitiés ordinaires en pareille occasion, elle eût encore plus de peur du couvent. Monsieur étant expiré, elle monta en carrosse avec ses dames et s'en alla à Versailles, suivie de M. et de Mme la duchesse de Chartres, et de toutes les personnes qui étaient à eux.

Spectacle de Marly. Le lendemain matin, vendredi, M. le duc^e de Chartres vint chez le Roi qui était encore au lit, et qui lui parla avec beaucoup d'amitié.

Il lui dit qu'il fallait désormais qu'il le regardât comme son père, qu'il aurait soin de sa grandeur et de ses intérêts, qu'il oubliait tous les petits sujets de chagrin qu'il avait eus contre lui, qu'il espérait que de son côté il les oublierait aussi, qu'il le priaît que les avances d'amitié qu'il lui faisait servissent à l'attacher plus à lui, et à lui redonner son cœur comme il lui redonnait le sien¹. On peut juger si M. de Chartres sut bien répondre. Après un si affreux spectacle, tant de larmes et tant de tendresses, personne ne douta que les trois jours^a qui restaient du voyage de Marly ne fussent extrêmement tristes^b, lorsque, ce même lendemain de la mort de Monsieur, des dames du palais entrant chez Mme de Maintenon, où était le Roi avec elle et Mme la duchesse de Bourgogne, sur le midi, elles² l'entendirent, de la pièce où elles se tenaient joignant la sienne, chantant des prologues d'opéra. Un peu après, le Roi, voyant Mme la duchesse de Bourgogne fort triste³ en un coin de la chambre, demanda avec surprise à Mme^c de Maintenon ce qu'elle avait pour être si mélancolique, et se mit à la réveiller, puis à jouer avec elle et quelques dames du palais qu'il fit entrer pour les amuser^d tous deux. Ce ne fut pas tout que ce particulier⁴. Au sortir du dîner ordinaire, c'est-à-dire un peu après deux heures, et vingt-six heures après la mort de Monsieur, Mgr le duc de Bourgogne demanda au duc de Montfort⁵ s'il voulait jouer au brelan : « Au brelan ! s'écria Montfort dans un étonnement extrême, vous n'y songez donc pas ! Monsieur est encore tout chaud. — Pardonnez-moi, répondit le Prince, j'y songe fort bien ; mais le Roi ne veut pas qu'on s'ennuie à Marly, m'a ordonné de faire jouer tout le monde, et, de peur que personne ne l'osât faire le premier, d'en donner, moi, l'exemple. » De sorte qu'ils se mirent à faire un brelan et que le salon fut bientôt rempli de tables de jeu.

*Diverses sortes
d'afflictions
et de sentiments.*

Telle fut l'affliction du Roi, telle celle de Mme de Maintenon. Elle sentait la perte de Monsieur comme une délivrance, elle avait peine à retenir sa joie : elle en eût eu bien^e davantage à paraître affligée. Elle voyait déjà le Roi tout consolé ; rien ne lui seyait^f mieux que de chercher à le dissiper, et ne lui était plus commode que de hâter la vie ordinaire pour qu'il ne fût plus question de Monsieur ni d'affliction. Pour des^g bienséances, elle ne s'en peina point. La chose toutefois ne laissa pas d'être scandaleuse, et, tout

bas, d'être fort trouvée telle. Monseigneur semblait aimer Monsieur, qui lui donnait des bals et des amusements avec toute sorte d'attention et de complaisance : dès le lendemain de sa mort il alla courre le loup, et au retour trouva le salon plein de joueurs, tellement qu'il ne se contraignit pas plus que les autres. Mgr le duc de Bourgogne et M. le duc de Berry ne voyaient Monsieur qu'en représentation, et ne pouvaient être fort sensibles à sa perte. Mme la duchesse de Bourgogne le fut extrêmement : c'était son grand-père, elle aimait tendrement Madame sa mère¹ qui aimait fort Monsieur, et Monsieur marquait toutes sortes de soins d'amitié² et d'attentions à Mme la duchesse de Bourgogne, et l'amusait de toutes sortes de divertissements. Quoiqu'elle n'aimât pas grand-chose, elle aimait Monsieur, et elle souffrit fort de contraindre sa douleur, qui dura assez longtemps dans son particulier. On a vu ci-dessus, en deux mots, quelle fut la douleur de Madame. Pour M. de Chartres, la sienne fut extrême. Le père et le fils s'aimaient tendrement. Monsieur³ était doux, le meilleur homme du monde, qui n'avait jamais constraint ni retenu monsieur son fils. Avec le cœur⁴, l'esprit était aussi fort touché : outre la grande parure dont lui était un père frère du Roi, il lui était une barrière derrière laquelle il se mettait à couvert du Roi, sous la coupe duquel il retombait en plein. Sa grandeur, sa considération, l'aisance de sa maison et de sa vie en allaient dépendre sans milieu⁵. L'assiduité, les bien-séances, une certaine règle, et, pis que tout cela pour lui, une conduite toute différente avec madame sa femme, allaient devenir la mesure de tout ce qu'il pouvait attendre du Roi. Mme la duchesse de Chartres, quoique bien traitée de Monsieur, fut ravie d'être délivrée d'une barrière entre le Roi et elle, qui laissait à monsieur son mari toute liberté d'en user avec elle comme il lui plaisait, et des devoirs qui la tiraient plus souvent qu'elle ne voulait de la cour pour suivre Monsieur à Paris ou à Saint-Cloud, où elle se trouvait toute empruntée comme en pays inconnu avec tous visages qu'elle ne voyait jamais que là, qui tous étaient, pour la plupart, fort sur le pied gauche avec elle⁶, et sous les mépris et les humeurs de Madame qui ne les lui épargnait pas. Elle compta donc ne plus quitter la cour, n'avoir plus affaire à la cour de Monsieur, et que⁶ Madame et M. le duc de Chartres seraient obligés à l'avenir d'avoir pour elle des manières et des égards qu'elle n'avait pas encore éprou-

Caractère de Monsieur. vés^a. Le gros de la cour perdit en Monsieur. C'était lui qui y jetait les amusements, l'âme, les plaisirs, et, quand il la quittait, tout y semblait sans vie et sans action. À son entêtement près pour les princes¹, il aimait l'ordre des rangs, des préférences, des distinctions ; il les faisait garder tant qu'il pouvait, et il en donnait l'exemple. Il aimait le grand monde, il avait une affabilité et une honnêteté qui lui en attirait en foule, et la différence qu'il savait faire, et qu'il ne manquait jamais de faire, des gens suivant ce qu'ils étaient y contribuait beaucoup. À sa réception, à son attention plus ou moins grande ou négligée, à ses propos, il faisait continuellement toute la différence, qui flattait, de la naissance et de la dignité, de l'âge et du mérite, et de l'état des gens² ; et cela avec une dignité naturellement en lui, et une facilité de tous les moments qu'il s'était formée. Sa familiarité obligeait, et se conservait sa grandeur naturelle sans repousser, mais aussi sans tenter les étourdis d'en abuser. Il visitait et envoyait³ où il le devait faire, et il donnait chez lui une entière liberté sans que le respect et le plus grand air de cour en souffrît aucune diminution. Il avait appris et bien retenu de la Reine sa mère l'art de la tenir⁴ : aussi la voulait-il pleine, et y réussissait par ce maintien. La foule était toujours au Palais-Royal. À Saint-Cloud, où toute sa nombreuse maison se rassemblait, il avait⁵ beaucoup de dames, qui, à la vérité, n'auraient guère été reçues ailleurs, mais beaucoup de celles-là du haut parage, et force joueurs. Les plaisirs de toutes sortes de jeux, de la beauté singulière du lieu⁶, que mille calèches⁷ rendaient aisément aux plus paresseuses pour les promenades, des musiques, de la bonne^b chère, en faisaient une maison de délices avec beaucoup de grandeur et de magnificence ; et tout cela sans aucun secours de Madame, qui dinait et soupaient avec les dames et Monsieur, se promenait quelquefois en calèche avec quelques-unes, boudait souvent la compagnie, s'en faisait craindre par son humeur dure et farouche, et quelquefois par ses propos, et passait toute la journée dans un cabinet qu'elle s'était choisi, où les fenêtres étaient à plus de dix pieds de terre, à considérer les portraits des Palatins et d'autres princes allemands dont elle l'avait tapissé, et à écrire des volumes de lettres tous les jours de sa vie, et de sa^c main, dont elle faisait elle-même les copies, qu'elle gardait⁸. Monsieur n'avait pu la ployer à une vie plus

humaine et la laissait faire, et vivait honnêtement avec elle sans se soucier de sa personne, avec qui il n'était presque point en particulier. Il recevait à Saint-Cloud beaucoup de gens qui, de Paris et de Versailles, lui allaient faire leur cour les après-dinées : princes du sang, grands seigneurs, ministres, hommes et femmes n'y manquaient point de temps en temps ; encore ne fallait-il pas que ce fût en passant, c'est-à-dire en allant de Paris à Versailles ou de Versailles à Paris. Il le demandait presque toujours, et montrait si bien qu'il ne comptait pas ces visites en passant, que peu de gens l'avouaient. Du reste, Monsieur, qui avec beaucoup de valeur avait gagné la bataille de Cassel¹, et qui en avait toujours montré une fort naturelle en tous les sièges où il s'était trouvé, n'avait d'ailleurs que les mauvaises qualités des femmes². Avec plus de monde³ que d'esprit, et nulle lecture, quoique avec une connaissance étendue et juste des maisons, des naissances et des alliances, il n'était capable de rien. Personne de si mou de corps et d'esprit, de plus faible, de plus timide, de plus trompé, de plus gouverné, ni de plus méprisé par ses favoris, et très souvent de plus malmené par eux ; tracassier⁴, et incapable de garder aucun secret, soupçonneux, défiant, semant des noises⁵ dans sa cour pour brouiller, pour savoir, souvent aussi pour s'amuser, et redisant des uns aux autres. Avec tant [de] défauts déstitués de⁶ toutes vertus, un goût abominable que ses dons et les fortunes qu'il fit à ceux qu'il avait pris en fantaisie avaient⁷ rendu public avec le plus grand scandale, et qui n'avait point de bornes pour le nombre ni pour les temps. Ceux-là avaient tout de lui, le traitaient^b souvent avec beaucoup d'insolence, et lui donnaient souvent aussi de fâcheuses occupations pour arrêter les brouilleries de jalouxies horribles ; et tous ces gens-là, ayant leurs partisans, rendaient cette petite cour très orageuse, sans compter les querelles de cette troupe de femmes décidées de la cour de Monsieur, la plupart fort méchantes⁷, et presque toutes plus que méchantes, dont Monsieur se divertissait, et entrait⁸ dans toutes ces misères-là. Le chevalier de Lorraine et Châtillon y avaient fait une grande fortune par leur figure, dont Monsieur s'était entêté plus que de pas un autre⁹. Le dernier, qui n'avait ni pain, ni sens, ni esprit, s'y releva et y acquit^c du bien. L'autre¹⁰ prit la chose en Guiscard qui ne rougit de rien pourvu qu'il arrive, et mena Monsieur le bâton haut¹¹ toute sa vie, fut comblé d'ar-

gent et de bénéfices¹, fit pour sa maison ce qu'il voulut, demeura toujours publiquement le maître chez Monsieur ; et comme il avait, avec la hauteur des Guises, leur art et leur esprit, il sut se mettre entre le Roi et Monsieur, et se faire ménager, pour ne pas dire craindre, de l'un et de l'autre, et jouir d'une considération, d'une distinction, et d'un crédit presque aussi marqué de la part du Roi que de celle de Monsieur. Aussi fut-il bien touché, moins de sa perte, que de celle de cet instrument qu'il avait su si grandement faire valoir pour lui. Outre les bénéfices² que Monsieur lui avait donnés, l'argent manuel³ qu'il en tirait tant qu'il voulait, les pots-de-vin qu'il taxait et qu'il prenait avec autorité sur tous les marchés qui se faisaient chez Monsieur, il en avait une pension de dix mille écus, et le plus beau logement du Palais-Royal et de Saint-Cloud. Les logements, il les garda à la prière de M. le duc de Chartres ; mais il ne voulut pas accepter la continuation de la pension, par grandeur, comme par grandeur elle lui fut offerte³. Quoiqu'il fût difficile d'être plus timide et plus soumis qu'était Monsieur avec^b le Roi, jusqu'à flatter ses ministres, et auparavant ses maîtresses, il ne laissait pas de conserver avec un grand air de respect, l'air de frère, et des façons libres et dégagées. En particulier, il se licenciait⁴ bien davantage ; il se mettait toujours dans un fauteuil, et n'attendait pas que le Roi lui dit de s'asseoir ; au cabinet, après le souper du Roi, il n'y avait aucun prince assis que lui, non pas même Monseigneur. Mais, pour le service, et pour s'approcher du Roi ou le quitter, aucun particulier ne le faisait avec plus de respect, et il mettait naturellement de la grâce et de la dignité en toutes ses actions les plus ordinaires. Il ne laissait pas de faire au Roi par-ci par-là des pointes⁵ ; mais cela ne durait pas, et, comme son jeu, Saint-Cloud et ses favoris lui coûtaient beaucoup, avec de l'argent que le Roi lui donnait il n'y paraissait plus⁶. Jamais pourtant il n'a pu se ployer à Mme de Maintenon, ni se passer d'en lâcher de temps en temps quelques bagatelles au Roi, et quelques brocards au monde. Ce n'était pas sa faveur qui le blessait ; mais, d'imaginer que la Scarron était devenue sa belle-sœur, cette pensée lui était insupportable.

*Trait de hauteur
de Monsieur
à Monsieur le Duc.*

Les princes du sang avaient fort haussé⁷ dans leurs maniè-

Il était extrêmement glorieux,
mais sans hauteur, fort sensible et
fort attaché à tout ce qui lui était dû.

res, à l'appui de tout ce qui avait été accordé aux bâtards, non pas^a trop M. le prince de Conti, qui se contentait de profiter sans entreprendre, mais Monsieur le Prince, et surtout Monsieur le Duc, qui de proche en proche évita les occasions de présenter le service à Monsieur, ce qui n'était pas difficile, et qui eut l'indiscrétion de se vanter qu'il ne le servirait point. Le monde est plein de^b gens qui aiment à faire leur cour aux dépens des autres : Monsieur en fut bientôt averti ; il s'en plaignit au Roi fort en colère, qui lui répondit que cela ne valait pas la peine de se fâcher, mais bien celle de trouver occasion de s'en faire servir, et, s'il le refusait, de lui faire un affront. Monsieur, assuré du Roi, épia l'occasion. Un matin qu'il se levait à Marly, où il logeait dans^c un des quatre appartements bas¹, il vit par sa fenêtre Monsieur le Duc dans le jardin ; il l'ouvre vite et l'appelle. Monsieur le Duc vient ; Monsieur se recule, lui demande où il va, l'oblige, toujours reculant, d'entrer et d'avancer pour lui répondre, et, de propos en propos dont l'un n'attendait pas l'autre, tire sa robe de chambre. À l'instant, le premier valet de chambre présente la chemise à Monsieur le Duc, à qui le premier gentilhomme de la chambre de Monsieur fit signe de le faire, Monsieur cependant défaisant la sienne ; et Monsieur le Duc, pris ainsi au trébuchet², n'osa faire^d la moindre difficulté de la donner à Monsieur. Dès que Monsieur l'eut reçue, il se mit à rire et à dire : « Adieu, mon cousin ; allez-vous-en, je ne veux pas vous retarder davantage. » Monsieur le Duc sentit toute la malice, et s'en alla fort fâché, et le fut après encore davantage par les propos de hauteur que Monsieur en tint. C'était un petit homme³ ventru monté sur des échasses tant ses souliers étaient hauts, toujours paré comme une femme, plein de bagues, de bracelets, de pierreries partout, avec une longue perruque toute étalée en devant⁴, noire et poudrée, et des rubans partout où il en pouvait mettre, plein de toutes sortes de parfums, et en toutes choses la propreté⁵ même. On l'accusait de mettre imperceptiblement du rouge. Le nez fort long, la bouche et les yeux beaux, le visage plein, mais fort long. Tous ses portraits lui ressemblent. J'étais piqué, à le voir, qu'il fît souvenir qu'il était fils de Louis XIII à ceux⁶ de ce grand prince^e, duquel, à la valeur près⁷, il était si complètement dissemblable.

667. M. de Nevers duc à brevet : 1159 — 668. Le prince de Chimay : 1159 — 669. M. de Donzy prend indûment le titre de duc : 1159 — 670. Mlle Choin et les « parvulo » de Meudon : 1160 — 671. Le fauteuil des infants et les suites du fauteuil de Bayonne : 1161 — 672. Siège des cardinaux devant les fils de France : 1162 — 673. Le duc d'Orléans reçoit les honneurs d'infant en Espagne : 1163 — 674. Le duc de Berwick récompensé pour sa victoire d'Almansa : 1163 — 675. Faveur de la princesse de Soubise : 1163 — 676. Mot de Monsieur le Grand contre la maison de Bourbon : 1164 — 677. La princesse de Phalsbourg : 1164 — 678. Le prince de Vaudémont : 1165 — 679. Mme de Lussan : 1168 — 680. Services du maréchal d'Estrées : 1168 — 681. Mme de Montespan : 1168 — 682. Mlle d'Aumale reine de Portugal : 1170 — 683. Succession de la duchesse de Nemours : 1170 — 684. Le chevalier de Sillery : 1170 — 685. Neuchâtel dévolu à l'électeur de Brandebourg : 1171 — 686. Deuil de la duchesse de Nemours : 1171 — 687. Le marquis de Béthune, la reine de Pologne et son père le cardinal d'Arquien : 1171 — 688. La comtesse de Vaillac, née du Cambout : 1173 — 689. Le chapeau de M. de Gesvres, archevêque de Bourges : 1173.

MÉMOIRE SUR L'«ÉTRANGE CONDUITE» DE MADAME DE LUSSAN (1707)

NOTES ET VARIANTES

MÉMOIRES DE SAINT-SIMON

Notes et variantes	1183
--------------------	------

ADDITIONS DE SAINT-SIMON AU JOURNAL DE DANGEAU

Notes et variantes	1650
--------------------	------

MÉMOIRE SUR L'«ÉTRANGE CONDUITE» DE MADAME DE LUSSAN

Notes et variantes	1681
--------------------	------

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LES « MÉMOIRES » DE SAINT-SIMON

de l'année 1701 (à partir de « L'empereur fait arrêter Rakoczi »), à l'année 1707 (« Archevêque de Bourges singulièrement nommé au cardinalat par le roi Stanislas »)

Appendices :

**Additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau
Mémoire sur l'étrange conduite
de Madame de Lussan (1707)**

*Notes et variantes par
Yves Coirault*

*Portrait du duc du Maine, par de Troy
(musée de l'Île-de-France, Sceaux).
Photo Giraudon.*